

Collèges

La question des groupes de niveau fait débat

Si certains enseignants voient dans le projet du ministère de l'éducation un bon moyen de combler des lacunes, d'autres craignent une mesure stigmatisante pour les élèves en difficulté

PAGE 12

FRANCE

Inquiétudes sur les groupes de niveau au collège

Beaucoup d'enseignants craignent que la mesure stigmatise les élèves, qui seraient privés de toute émulation

Sas de décompression pour élève en difficulté ou « tri social » dès le plus jeune âge ? Le 5 décembre, dans la foulée des résultats préoccupants de la France dans le classement PISA, le ministre de l'éducation, Gabriel Attal, a présenté son projet de « groupes de niveau » qui consiste à répartir les élèves en fonction de leurs besoins sur toutes les heures de mathématiques et de français – soit un tiers du temps scolaire des collégiens. Cette nouvelle organisation du collège, plus modulaire, doit générer un « électrochoc » qui rendra le système « plus exigeant », assure le ministre. Mais, alors que la majorité des syndicats rejettent cette idée, certains enseignants s'interrogent sur son efficacité.

« Les groupes de niveau, je les vis dans mon collège », s'agace Benjamin Marol, qui enseigne l'histoire en réseau d'éducation prioritaire renforcé à Montreuil (Seine-Saint-Denis). Une section internationale a été créée il y a quelques années

dans son établissement. « Au début j'avais récupéré en cours d'histoire les moitiés de classe qui ne sont pas en section internationale, des élèves de niveau faible et homogène, se souvient-il. C'était terrible, je n'arrivais pas à créer d'émulation. Coller une étiquette sur la tête d'un élève dès la 6^e, c'est une catastrophe. » Désormais, les groupes sont redistribués pour être plus hétérogènes. « Maintenant, quand je pose une question, j'ai trois mains qui se lèvent, et ça change tout. Et au fur et à mesure, il y a un peu plus de mains qui se lèvent. »

« Refléter les inégalités »

« Avec les groupes de niveau, on se prive du phénomène des vases communicants », abonde François Guillen, qui enseigne le français dans un collège de réseau d'éducation prioritaire à Villeneuve-la-Garenne (Hauts-de-Seine). « Les enfants n'apprennent pas que du professeur. Ils se regardent entre eux et s'imitent. » Une dynamique plus marquée, de l'avis des enseignants

interrogés, pour un élève faible imitant un élève plus performant. Certains assurent d'ailleurs que les groupes de niveau n'auront à peu près aucun effet sur la réussite des meilleurs. En revanche, l'idée de regrouper les élèves les moins performants inquiète.

Car l'émulation est essentielle, argue Aurélie Lamadie, enseignante spécialisée en section d'enseignement général et professionnel adapté (Segpa), à Romans-sur-Isère (Drôme), qui expérimente depuis cinq ans des groupes de niveau d'un genre un peu particulier. Sur les 6^e de son collège, dans trois classes sur six, on trouve huit élèves parmi les plus en difficulté, porteurs de handicap, scolarisés en unité localisée pour l'inclusion scolaire, ou qui rejoindront ensuite les Segpa. Le reste de l'effectif est composé de très bons élèves. Les élèves de niveau moyen, eux, sont répartis dans les trois autres classes.

« Ce système à deux niveaux bien distincts permet à l'enseignant de





faire une vraie différenciation, et a un impact énorme sur l'attitude des enfants les plus en difficulté», assure l'enseignante. La présence des élèves performants évite aux élèves destinés à la Segpa de développer une posture négative. « On n'oublie plus son matériel, on soigne son comportement, et on fait ses devoirs, résume Aurélie Lamadie. Sinon, le reste de la classe vous regarde bizarrement. »

L'expérimentation est ainsi accompagnée d'un « gros travail » en cours d'éducation morale et civique sur la tolérance, le handicap, l'acceptation de l'autre. « Les parents des élèves performants nous font aussi des bons retours », assure M^{me} Lamadie.

La majorité des enseignants opposés aux groupes de niveau plaident pour cette mixité scolaire qui, dans un pays où les résultats sont fortement corrélés aux origines, est aussi une mixité sociale. Les quatre années du collège sont en effet les dernières qu'une génération d'élèves passe « tous ensemble », sauf exception, avant l'orientation vers les filières du lycée.

« Etre dans un groupe avec des gens différents, c'est aussi ça, le but de l'école », s'alarme Elodie Martin-Christol, qui enseigne le français à Carnac (Morbihan). L'enseignante regrette une décision qui va dans le sens d'une société « de plus en plus fracturée ». Une crainte encore plus marquée pour les professeurs qui enseignent en zones défavorisées. « Les groupes de niveaux vont refléter les inégalités », s'inquiète Rémi Loppinet, qui enseigne les mathématiques dans un collège de Lumbres (Pas-de-Calais). « Dans mon collège rural, en tout cas, cela ressemblera forcément à ça. »

Ceux qui ne sont pas convaincus par les groupes de niveau voudraient faire entendre, en revanche, tout ce qui a manqué au collège pour faire réussir les élèves. « Nous n'avons pas de problème avec l'hétérogénéité des classes,

mais avec la gestion de celles-ci quand les élèves sont trop nombreux », plaide Audrey Chanonat, responsable du collège au SNPDEN et principale de collège à Cognac (Charente). Elle plaide pour que les équipes pédagogiques restent libres de mettre en place le dispositif comme elles le jugeront pertinent.

« Des heures en plus, ça oui, nous en avons besoin », plaide également François Guillen, à Villeneuve-la-Garenne, qui assure que la dotation horaire de son établissement n'a cessé de baisser, réduisant à la portion congrue les heures de soutien pour les élèves en difficulté. « C'est essentiel pour essayer d'accompagner les élèves les plus faibles et combler les lacunes. Un groupe de niveaux, ça n'est pas du tout le même projet : pendant que vous travaillez la fluence avec les plus faibles, les meilleurs avancent sur le programme, et vous creusez les écarts. »

Le dispositif trouve cependant grâce aux yeux de certains – et notamment les membres du Snalc, syndicat qui plaide depuis dix ans pour l'invention d'un collège modulaire. « Nous trouvons important de répondre en priorité aux lacunes dans les disciplines indispensables à la construction de l'ensemble du parcours », soit le français et les mathématiques, indique le secrétaire général du Snalc, Jean-Rémi Girard.

« Bonne solution intermédiaire »

L'idée est née du retour d'expérience d'enseignants de collège. « Nous avons aujourd'hui des classes d'une hétérogénéité extrême, avec des difficultés de déchiffrage d'un côté, et des élèves qui lisent les classiques pendant les vacances de l'autre, explique Jean-Rémi Girard. La différenciation devient impossible, et il faut trouver un système pour s'adresser aux élèves en difficulté. » La proposition du collège modulaire, citée en exemple par Gabriel Attal ces derniers

mois, n'empêche pas le Snalc de réclamer une réduction du nombre d'élève par classe. « Mais c'est une solution irréaliste à court terme, car elle exige un plan de recrutement ambitieux sur plusieurs années. Les groupes de niveaux nous semblent être une bonne solution intermédiaire. »

Les enseignants de lycée, de leur côté, récupèrent les niveaux hétérogènes qui se sont maintenus, voire renforcés, dans les collèges, où la remédiation n'a pas pu avoir lieu. Pour eux aussi, les groupes de niveau peuvent constituer une solution.

« En seconde, les différences de niveau sont énormes », assure Frédéric Brossard, professeur de mathématiques dans un lycée du nord-est parisien. « Face à l'échec en maths, les enfants ont la tentation de faire moins de maths, et c'est comme ça que les lacunes s'accumulent. » Pour lui, l'argument selon lequel les enfants perdent confiance en eux s'ils sont mis dans un groupe labellisé « en difficulté » mérite d'être mis à l'épreuve. « Si on arrive à les accompagner pour les faire réussir, ce n'est pas certain. Au contraire, le succès appelle le succès, et les élèves mieux accompagnés peuvent reprendre confiance en eux grâce à de meilleurs résultats. » La mesure devrait entrer en vigueur dès la rentrée prochaine. ■

VIOLAINE MORIN

« Coller une étiquette sur la tête d'un élève dès la 6^e, c'est une catastrophe »

BENJAMIN MAROL
 professeur



